

Anne-Emmanuelle Fournier

Les saisons dévorantes

P O É S I E



société des
écrivains

Anne-Emmanuelle Fournier

Les saisons dévorantes

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des Écrivains, 2011*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Je remercie ma famille, qui m'a enseigné la beauté
et transmis le goût du ciselage de mots.*

*Toute ma reconnaissance à mes deux anges gardiens,
Claire et Jean.*

Merci à Andrew Brenner pour la relecture des textes anglais.

I - Tellurique

1. Le bruit et la fureur
2. Solaris

Le bruit et la fureur

Corrida

Qu'on me permette d'aimer
Le sang et la sueur répandus
Sur la blancheur miroitante de l'arène
Permettez que je frissonne
À l'effarante beauté
De ce ballet cruel,
De ce sacrifice écrasé de soleil.

Mais la pantomime criarde
De la plèbe affamée
Le déploiement d'élégance
Des Grands venus s'entre-contempler
Parviennent-ils seulement jusqu'aux deux lutteurs
Qui se jaugent longuement
En un terrible face à face
Seuls
Effroyablement seuls
Et loin, très loin en contrebas
De la foule bruissante et colorée ?

On blâme l'homme sanguinaire
On le dit maître de ce jeu macabre
Manipulateur de la bête innocente,
Mais regardez-le donc, ce misérable torero,
Se peut-il qu'il ait choisi
D'être ainsi jeté dans la fosse
Avec sa frêle cambrure de danseur
Ses souliers vernis maniérés
Ses breloques dorées d'épouvantail grotesque,
Face au monstre, superbe, dans sa nudité musculeuse ?

C'est une vierge grossièrement peinturlurée
Qui s'offre, presque par mégarde,
Aux assauts prédateurs d'un premier amant.

Pourtant, elle tremble tout autant,
La bête au cou épais
Perdue dans cette forêt d'êtres incompréhensibles
Elle meugle doucement
Ne pouvant lécher son échine noire
Et luisante
Que vient souiller un filet rubicond,
Assaillie des piqûres malignes
Du vindicatif moucheron.
Car le fragile pantin ne s'avoue pas vaincu,
Il court, il saute, il se déhanche,
Et pique avec une acuité cruelle et soudaine,
Et la bête, d'abord entravée de sa puissance pesante,
Est contrainte elle aussi à d'aériennes esquives ;
Et c'est bien là, en ces prestes arabesques,
En ce perpétuel mouvement,
Que réside l'énigme de ce rite amer.
Peu importe alors qui, au milieu de ces courbes tendues,
Inquiètes,
Plongera le premier dans les entrailles tièdes de l'autre,
Car ils n'ont fait que danser,
Danser jusqu'au terme ultime,
Ils se sont aimés, ils se sont haïs,
Rejouant à deux la comédie de la vie,
Et ainsi ils expirent dans les bras l'un de l'autre
Enlacés
En un odieux corps à corps
L'homme et la bête,
Qui jusqu'au bout voient dans leurs yeux respectifs un abîme ;
Ils respirent pour la dernière fois
Leur sang et leur sueur,
Mêlés.

Tu as bien fait de partir... (À Georg Trackl)

À toi qui es mort avant la grande boucherie,
Avant que ne s'embrase la plaine
Des beuglements pourpres de la Barbarie ;
Toi qui dans ton Verbe annonçais,
La main tremblante,
Les cohortes boueuses de suppliciés,
L'Horreur collante et pluvieuse
La Désolation qui n'a pas de pourquoi.

Tu as connu, toi aussi,
Les matins nimbés de rêverie,
La pureté ondoyante de l'aurore,
Les doux arpèges de la brise
À l'ombre aimable des tonnelles.
Ô comme elle grise, la langueur amoureuse,
Même vaine,
Même éperdue !
Et la lune rit dans sa robe de vestale.

Ton séjour, pourtant est ailleurs...
Dans les hurlements venteux de la steppe
Sous les violons blancs de l'hiver
Où règne la mélopée orpheline du loup
Et les corbeaux,
Dans leur parure de jade.

Où donc demeure la voix ébréchée du poète,
Sa harpe venimeuse ?

Là-bas, dans les enfers de glace
Où la Démence ivre se heurte aux fenêtres,
Et passent des fantômes, le long des tombes fraîches.

Ta parole m'habite, moi qui suis née après l'Innommable.

La folie

L'après-midi luit
Sur le bosquet aux sycomores.
La brise suave,
Les nacelles odorantes,
Les silences de soleil.

Dors-tu, Ophélie, dans ta fraîcheur immobile ?

Terrible pesanteur de l'été...
La glèbe assoiffée
Les nuées d'insectes en colère
La peste du marais.

La biche pensive ouvre des yeux effarés sur sa nudité gauche...

Et dans les entrelacs de verdure
Les clairs-obscurs ouvragés,
Sous les voûtes mûres ourlées de Grâce
Rôde
La rumeur d'un péril carnassier
Ombre sournoise
Sur la gorge amoureuse.

Et toujours ces relents de forge,
Ce chant mêlé de soufre...

Dors-tu, Ophélie, dans la brune caresse des sycomores ?